

LE PÈRE PEINARD



Reflecs
HEBDOMADAIRES
d'un
GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE
Un An 6 fr.
Six Mois 3 fr.
Trois Mois 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR
Un An 8 fr.
Six Mois 4 fr.
Trois Mois 2 fr.

SAISISSEMENT DU CANARD

Effarouchage des bonnes mœurs des Jugeurs !

LE PROCÈS DE VERSAILLES



Filouteries!

Décidément, ces maudites bour-
riques de l'Injustice ne savent quoi
inventer pour me chercher pouille:

Jusqu'ici les brigands s'étaient con-
tentés de saler dur les copains gérants
et de les foutre au clou dare-dare.

Voici que la semaine dernière ils
ont inauguré une crapulerie : ils ont
saisi le numéro !

A l'époque dn 1^{er} Mai, ils s'étaient
déjà payé quelques salopises du même
tonneau : seulement, à ce moment, il
leur avait fallu violer la mère Loi,

Turellement, c'est pas ça qui les
gène !

D'autant plus que la sacrée garce
se prête bougrement à la circonstance.

Ils barbottèrent autant de numéros
et d'affiches qu'ils purent : y eut
qu'un commissaire, le quart-d'œil de
Saint-Etienne, qui eut la sacrée po-
litesse de prévenir qu'il barbottait je
ne sais combien de paquets.

Les autres filoutèrent tous sans
prévenance, nom de dieu !

Les marchands d'injustice auraient
bien repiqué à ce barbottage illégal,
s'ils n'y avaient trouvé un inconvé-
nient : ça va une fois, même deux...,
mais s'ils s'abonnaient à ce sale fourbi
le plus pochetée des prolos gueulerait
contre eux.

En effet, comment faire croire qu'ils
sont les défenseurs de la pro-pi-li-été,
s'ils passaient tout leur temps à cha-

perder dans les poches du père Pei-
nard ?

Donc, fallait trouver autre chose.

Pardienne, si les jugeurs n'étaient
pas aussi pressés qu'un lavement, ils
auraient attendu encore quelques mois.

Justement, à l' Aquarium y a en
chantier une muselière à bons bou-
gres qui permettra toutes les crapule-
ries possibles : saisies et arrestations
préventives.

Du coup la liberté de la presse sera
salement dans le sciau.

Y a bougrement des chances pour
que les bouffe-galette votent ce tour
de vis : ils n'ont plus besoin de la
liberté de la presse, maintenant qu'ils
tiennent l'assiette au beurre.

Si encore elle ne servait qu'à ceux
qui veulent chopper leur place, ils ne
rogneraient pas trop.

Mais le grand hic, c'est que les zi-

gues d'attaque usent du peu de liberté qu'on a pour introduire dans le siphon des bons bougres qu'il n'y a qu'un seul remède à la mistouffe : foutre en miettes l'assiette au beurre et en prendre chacun un tessou, — y en aura pour tous !

Comme les dépotés n'en pincent pas pour ce système, vu que leurs vingt-cinq balles passeraient au bleu, ils foutront en l'air la liberté de la presse, Et les juges pourront emmerder le père Peinard jusqu'à la gauche. Du moins ils y comptent ferme !

.

Mais je l'ai dit, les enjuponnés avaient une telle démangeaison d'essayer de la saisie sur le *Père Peinard*, qu'ils ont profité de la première occasion qui leur est tombée sous la patte.

Voici quelle a été leur sale manigance : y a dans leur code une loi qui permet la saisie des flanches pornographiques. Quand les bonnes mœurs d'un jugeur sont offusquées la saisie vous tombe sur la hure illico.

Rran ! Ça ne fait pas un pli....

Les bonnes mœurs d'un jugeur, je ne vois pas trop quelle couleur ça peut avoir ?

Nom de dieu, si un bon bougre voulait m'en apporter un échantillon, en retour, je lui foutrais par la gueule un mètre cinquante de ruban à décorations.

Si incrédule que je sois, il paraît que ces fameuses bonnes mœurs existent bougrement. A preuve que la semaine dernière je suis tombé en plein dans leur panneau.

Les enjuponnés m'ont pris à partie pour avoir parlé des parties, comme tout le monde en parle... Moi, j'y avais pas mis de malice, nom de dieu ! Eux y ont mis de la rosserie.

C'est à propos de la torture que les larbins de Deibler ont fait endurer à Ravachol avant son exécution, que le numéro a été saisi.

Il paraît que c'est immoral de raconter comment les choses se sont passées.

C'est surtout le mot..... qui, paraît-il, est d'une immoralité carabinée !

Mais alors, cré tonnerre, s'il est immoral de raconter pareilles horreurs, m'est avis que c'est bougrement pire de les faire.

Et qui les a faites, nom de dieu ? Sinon les jean-foutre de la haute.

Or donc, c'est eux les grands coupables,

C'est eux, les seuls criminels !

En faisant endurer à Ravachol une torture abominable, les charognards m'ont excité à l'immoralité.

Sans eux, nom de dieu, il ne me serait pas venu à l'idée une chose pareille !

.

Reste à savoir si c'est pour le fameux mot..... qu'ils ont saisi le numéro ?

Bibi n'y coupe pas, mille bombes ! C'est pas le mot qui a foutu les enjuponnés en rogne.

C'est la chose !

Ils croyaient avoir enterré leur abomination dans le silence de la guillotine : pas un quotidien bourgeois n'en avait soufflé mot ! A peine un canard de Saint-Etienne y avait fait une petite allusion, disant : « *On avait attaché Ravachol par un endroit où on ne peut pas attacher les femmes.* »

Ça leur semblait fini, enterré !

Et voilà que tout se sait ! Voilà que le *Père Peinard* gueule l'abomination, l'infamale torture !!

Y avait pas à barguigner : fallait faire un tour de coquin pour que le populo n'apprenne rien.

Y avait qu'un moyen :

Saisir le numéro !

Les vaches de l'injustice n'ont pas hésité : ils ont donné les ordres illico ; ils ont fait turbiner les employés du télégraphe après l'heure et ont envoyé tout partout l'ordre de saisie.

Si bien que le dimanche matin, comme les copains vendeurs commençaient à se foutre en campagne, crac ! les commissaires les ont emmerdé.

Pour les canards pornographes, ça ne ronfle pas si fort, nom de dieu !

On saisit le numéro juste huit jours après qu'il a paru : pour le *Père Peinard* on y a été à la vapeur.

Pourquoi ? Oh, y a pas à chercher : parce que les *bonnes mœurs* n'étaient qu'un prétexte.

Ce qu'on visait, c'était étouffer la révélation des tortures imposées à Ravachol.

.

Oh mais, les juges n'ont pas saisi que le numéro, nom de dieu !

En plus, ils ont barboté la chanson du *Père Duchesne*.

Pour la circonstance, à cause qu'elle a été le dernier coup de gueule de Ravachol, on l'avait fait réimprimer.

C'est cette dernière édition qui a été saisie : celle-là est kif-kif aux autres, le titre seul a un peu varié, en plus du vrai titre, *Père Duchesne*, on a ajouté les derniers mots sortis de la bouche de Ravachol : *le bon dieu dans la merde !*

Cette chanson, tous les bons bougres le savent, a environ 50 à 60 ans d'existence.

Elle a été publiée six douzaines de fois au moins : dans des canards, dans des recueils, sur des feuilles volantes. Jamais elle n'a été saisie !

Je répète **jamais**, et j'appuie dessus, nom de dieu !

Non, **jamais** !!! Pas plus sous Badingue que sous Louis Philippe. Il a fallu arriver en 1892 pour voir ça.

Oui, c'est juste à cent ans (à dix jours près) de la prise des Tuileries, que ces vacheries s'accomplissent !

Pour ça, il a fallu que Carnot, l'avorton d'un conventionnel qui organisa la défaite, bougrement plus que la victoire ; qui lécha le cul de tous les birbes qui furent au pouvoir, et les lâcha aussi carrément quand ils en dégringolèrent :

Oui ! Il a fallu que ce merlan de papier mâché, cette fausse-couche d'un sale jean-fesse, devienne président de la Publique !

.

Est-ce à dire que ce coup de trafalgar va foutre le *Père Peinard* à cul ?

Voyons, vous avez pas regardé ma gueule !

Les jean-foutre de l'injustice ne se sont pas levés d'assez matin. Une fois ils ont pu trouver un joint pour barboter le canard.

Mais un bon averti en vaut deux, nom de dieu !

Si mal embouché que je sois je vas surveiller ma langue, et tâcher de ne pas lâcher un mot kif-kif un pet.

Non, non ! Les aminches, ne vous émotionnez pas pour si peu : on en a enduré d'autres, — et avant de tourner de l'œil faudra qu'on en voie de plus raides.

Le caneton continuera son petit bonhomme de chemin ; seulement, une recommandation que je fais aux camaros qui ont mes réflexes à la bonne :

Avec les emmerdements à subir, faut bougrement y faire pour ne pas laisser ses plumes dans la bataille.

C'est à eux de donner un coup d'épaule, — qui ne les esquintera guère, nom de dieu ! Suffit qu'ils s'efforcent de répandre le caneton, qu'ils conseillent à leurs copains de l'acheter.

Deux ronds par semaine ! C'est pas la mer à boire.

C'est vrai que des fois, c'est dur à mettre au bout : c'est parce qu'on manque de jugeotte, nom de dieu !

Le singe n'est-il pas là pour un coup ? Pétard du diable, c'est pas difficile de gratter deux sous !





Encore des élections, nom de dieu !

C'est comme je vous le dis, les camaros ; seulement, ce coup-ci, cette fumisterie ne s'est passée qu'en province : s'agissait des conseils généraux.

Les arracheurs de dents ont collé des affiches partout : ils ont sali les murs et les arbres de leurs boniments à la manque ; les couillons de votards ont gesticulé ferme, on aurait dit une trifouillée de mouches attirées par le relent d'un étron ; pour ce qui est des torche-culs, ils tombaient épais comme le mauvais temps dans la tinette électorale.

Turellement, de même qu'après toutes les farces électorales, les élus se foutent de la fiole des votards qu'ils cajolaient ferme la veille.

De leurs promesses, autant en emporte le vent !

Vrai, ce que nous sommes bécasses de nous laisser emberlificotter ainsi !

Ah, oui, on est cruches ! On l'est même tellement qu'on ne peut pas comprendre que les anarchos ne veuillent pas faire comme tout le monde et prendre part au fourbi électoral.

C'est pourtant pas les bonnes raisons qui manquent : on les remue à la pelle, nom de dieu !

Pour ne parler que des élections de dimanche, quoi espérer des conseils nommés ?

Kif-kif un conseil cipal, ces mauvais conseils-là, c'est des collections d'andouilles, tout juste bons à foutre des suppléments d'impôts.

On ne les a fait que pour ça : aussi ils y vont à tire-larigot ! Tout ce que leur commandent les jean-foutre de la haute, ils l'exécutent.

Quant à accoucher de quelque chose de bon, c'est comme des dattes !

Bien mieux, nom de dieu, en admettant que dans un patelin les bons bougres aient eu assez de flair pour tomber à pic sur une collection de bons fioux, farcis jusqu'à la bonde de riches intentions, ça serait kif-kif bourriquo.

Pour dégouter un conseil de ce calibre, faudrait quasiment un miracle,

Et chacun sait que la saison des miracles est passée y a belle lurette.

Les miracles, c'était bon du temps que Jésus-Christ était garde-champêtre.

Enfin, admettons qu'il y ait, là où on voudra, un conseil comme on n'en fait pas et qu'il accouche de riches bricoles pour le populo.

Ça ne ferait pas long feu, nom de dieu ! On ne serait pas long à lui boucher la gueule et à l'envoyer paître.

Le préfet n'est pas là pour des prunes, matin de sort ! C'est lui qui représente les marlous de la gouvernance : il couperait salement la chique aux conseillers et les enverrait à Dache, le perruquier des zouavés.

Le préfet est le maître, nom de dieu ! C'est lui qui mène par le bout du piton les conseils de commune, d'arrondissement et de département : il leur tient la bride, faut pas qu'ils sortent de la routine.

Ah mais, c'est pas pour des prunes que nous avons la gouvernance sur le râble : y a des échelonnements qui s'agencent bougrement bien pour nous serrer la vis.

Le préfet a les conseils dans sa patte sale ;

Loubet, le remplaçant de Constans-Pompe-à-merde est le patron du préfet ;

Et le saligaud de Loubet, de même que les autres marloupiers de la gouvernance, ne fait pas marcher le soleil à sa guise : ils sont tous les larbins des richards.

Eh oui, malgré la république de merde qu'on nous a collé kif-kif un cataplasme, on a toujours un roi au-dessus de nous : Rothschild est le grand mec, nom de dieu !

Et les seigneurs, au lieu d'être les nobles comme dans l'ancien temps, — les seigneurs, c'est les capitalos, les proprios et toute la séquelle patronale.

C'est toute cette racaille qui nous gruge, nom de dieu !

Si les autres, les salopians de politiciens, ne se pliaient pas aux quatre volontés des richards, ils seraient balancés pire que des péteux.

Turellement, c'est toujours nous qui sommes les dindons : grugés d'un côté par la gouvernance, de l'autre par les capitalos. Y a pas mèche de passer au travers.

Qu'un bon bougre ait seulement l'air de rogner, et en le saquant d'autor, l'exploiteur le fout dans la nécessité d'être voleur ou mendigo.

A moins qu'il ne préfère licher son dernier bouillon à la rivière.

Tout ce que je dégoise, nom de dieu, c'est pour en arriver à dire que le vrai pouvoir c'est celui des capitalos.

Pour lors, faudrait être loufoque au dernier point pour espérer rogner les griffes à cette autorité de malheur par des voteries.

On pourrait bien voter à perpète que ça nous donnerait autant d'amélioration qu'un pet dans une lanterne.

Or donc, les bons bougres, pour venir à bout des richards faut prendre un autre chemin que le chemin électoral.

Faut les dégraisser, nom de dieu ! Autrement dit, les exproprier grande largeur. Y a que ça : faire rentrer le saint-frusquin qu'ils ont chapardé à l'avoir de mossieu Tout-le-Monde.

Tout à tous, mille polochons !

Aux campluchards, la belle et bonne terre. Aux ouvriers, l'usine chouettelement rafistolée. Aux mineurs, la mine foutue comme une salle à manger, sans crainte de grisou ou de l'asphyxie, pas plus que des loups-garous ou des revenants.

A chacun et conséquemment à tous, du bien-être à gogo et de la liberté en veux-tu en voilà.

Je le rabâche encore : c'est y en votant pour un candidat, si bon zigüe serait-il, qu'on obtiendra ces pleins tombereaux de satisfaction ?

Autant vaudrait pisser dans un violon pour jouer « Femme sensible. »

Y a pas à tourner autour du goguenot : parbleu, il faut chahuter ferme la vieille société ; la secouer comme un prunier, — mais la secouer, nom de dieu, jusqu'à ce qu'on lui ait arraché le cœur et les tripes.

Il faut faire la Révolution, recommencer 93.

Seulement être plus marioles que nos paternels : ne plus tirer les marrons et les éplucher pour d'autres.

Les maîtres, on sort d'en prendre ! S'agira donc de s'aligner en peinars, de manière que tout s'emmanche sans bouffe-galette et sans gendarmes : c'est plus simple qu'on ne croit !



Mille dieux, les juges ne chôment pas ! Ils activent le mouvement, et c'est tout partout qu'ils enfournent les zigües d'attaque dans leurs prisons et leurs bagnes.

Se fatigueront-ils de ce sale métier ?

Si ça continue, ces vaches-là vont réclamer une diminution d'heures de travail. Peut-être bien qu'ils voudront les trois-huit.

Pour ce qui est de bibi, si on me demandait mon sentiment, je réduirais leur turbin au dessous de zéro,

Mais suffit là-dessus ! J'en viens aux condamnations de la semaine.

Tout d'abord, c'est

A PARIS

que le 28 juillet, le copain Durey, avant-dernier gérant du *Père Peinard*, passait à tabac.

Les copains s'en souviennent : s'agissait d'un repiquage qui lui avait valu dernièrement deux ans et 3.000 balles d'amende.

C'est le même jour que passaient Faugoux et les trois autres copains dont je vas dégoiser tout à l'heure.

Turellement, l'avocat bêcheur n'a pas manqué de le faire remarquer. Et, turellement aussi, il y est allé de son petit boniment ordinaire : la société menacée d'être foutue à une sale sauce, par ces sacrés nom de dieu d'anarchos. Croyez-vous qu'ils ont le toupet de ne pas vouloir se laisser mourir de misère à côté des richards qui font bombance ? Il rogne, parce qu'ils cherchent à rendre aux vampires qui les sucent une petite partie des maux et des atouts que ceux-ci leur prodiguent.

Donc, disait mon bêcheur, un nommé Lafont, n'oubliez pas que l'anarcho qui est devant vous, est le successeur de Faugoux aujourd'hui, — et peut-être celui de Ravachol demain.

Souvenez-vous aussi qu'il faut être sans pitié pour être sans faiblesse : Allez-y carrément, nom de dieu, et vous épatez pas !

Pour les bonshommes de ce calibre, nous avons encore des prisons et des bagnes. Y a même, là-haut, place de la Roquette, quatre pierres, — c'est là qu'on pose la guillotine : la Butte, comme disent ces messieurs.

On y enverra les anarchos !

Pour ce coup-ci, on ne peut pas encore y expédier Durey, c'est regrettable. La loi est trop bonne bête : elle ne lui accorde que 2 ans et 3.000 balles d'amende.

Vous ne pouvez pas lui coller moins, surtout pour ce qui est de la prison. Quant à l'amende, on pourrait être généreux, vu qu'ils ne la paient jamais.

Donc, ce sera deux ans, — c'est un prix fait, kif-kif les petits patés.

Allons, potirons de mon cul, qu'il a dégueulé pour finir : montrez que vous ne foirez pas dans vos culottes, salez ferme ! Et surtout pas de circonstances atténuantes.

Eh bien, les camaros, vous le croirez si vous voulez : le boniment du bêcheur n'a pas pris ! Les potirons ont cané, au lieu de foutre la pleine mesure, ils ont donné les circonstances atténuantes.

C'est-y que le sale métier de condamnés commence à les dégoutter ?

Ça serait à souhaiter, nom de dieu ! Que deviendraient les enjuponnés si les jurés se foutaient à refouler ?

Durey, n'y a pas été par quatre chemins : il a salement engueulé le bêcheur ; ensuite il a entrepris les douze birbes :

« Condamnez-moi, qu'il leur a dit, je m'en bats l'œil avec une queue de singe.

« Craignez rien, je ferai mon clou sans rouspéter et je roupillerai mieux dans ma cellote, que les enjuponnés sur leurs fauteuils.

« Mais ce que je voudrais, c'est vous savonner un brin la caboche, de manière qu'en sortant de cette sale baraque vous soyez, — non pas anarchos, j'y compte pas ! Mais qu'au moins mon dégoisement ait laissé une petiote graine dans votre citrouille. »

Quand il a eu fini, les potirons sont allés dans leur niche et en sont revenus avec une condamnation et les circonstances atténuantes.

Si au lieu du copain, c'eût été le premier empoté venu, il s'en tirait avec quinze jours.

Durey, ça a été une autre paire de manches ; les juges lui ont foutu la pleine mesure : un an de prison et 1.000 balles d'amende.

A VERSAILLES

La semaine dernière j'ai juste eu le temps de dire deux mots de la jugerie de Faugoux, Chalbret, Drouhet et Etiévant.

Les croquants, de mêmes que les sales bourgeois versailleux, ont rudement montré qu'ils sont les chiures des versaillais de 71 ; de ceux-là qui ont fusillé les frangins de la Commune et dont les putains légitimes piquaient le bout de leurs ombrelles dans les yeux des prisonniers blessés.

Les copains leur ont rivé le bec. Mais à ces charognes qui abusent de leur force, què que ça peut faire ?

Ces bons bourgeois qu'on bombarde jurés alignent des 20 ans, des 12 ans de bagne, sans que ça les émotionne. Ils foutent ça, comme si eux, épiciers, proprios, retraités, en avaient le droit.

Le droit ! Le droit ?

Et charognes, vous l'avons-nous donné ?

Non, est-ce pas. — Donc, ils le prennent. Mais alors, pourquoi chialent-ils quand un zigue d'attaque se donne le droit de les dévaliser ou de les crever ?

Ah ! nom de dieu, ces vieux proprios devraient pourtant se dire que quand on colle des hommes bien portants au bagne, on court le risque de recevoir la monnaie de sa pièce...

Le chef du comptoir, un crocodile nommé Fayot, a commencé l'interrogement dont j'ai dit quelques mots la semaine dernière.

Quant Etiévant a eu refusé de jaspiner son nom, le chef du comptoir est revenu à Faugoux.

« Vous êtes de Nantes, et y paraît que vous aimez à boire une chopotte ?

Etiévant qui avait le bec cousu, délie sa langue : « Ça vaut mieux que d'aller à la messe ! »

Turellement y a pas plan que je donne tout le fourbi par le menu : il me faudrait un drap de lit !

Faugoux explique qu'il a été candidat pour la foorme en 89, candidat du *Père Peinard*, puis qu'il a été gérant du caneton et en cette qualité a ramassé deux ans et 3.000 balles d'amende pour avoir approuvé le coup de Padlewski.

Pour ce qui est du chapardage de la dynamite, Faugoux reconnaît qu'il l'a proposé à Ravachol. Il n'a qu'un regret, c'est que ça n'ait pas mieux réussi. Il a fait tout ce qu'il a pu.

Quand on l'a sucré, il a été paumé à l'improviste, sans quoi il aurait vendu sa liberté bougrement chérot.

Quant à dire quelque chose sur les copains, y a rien de fait ! Il ne se gêne pas non plus pour envoyer coucher le président qui veut savoir un tas de choses sur ses voyages en Espagne et en Suisse.

Chalbret n'en dit pas long ; il est très chouette. Il reconnaît que c'est lui qui a ramassé les cartouches qui en wagon étaient tombées de la poche de Ravachol.

Drouhet n'en mène pas large. Il avait averti les copains qu'il donnait un coup de main pour prendre la camelotte, mais qu'à part ça, il ne fallait pas compter sur lui. Il a dégoisé tout ce qu'il savait, — ou mieux, tout ce que le juge instructeur, un vrai tortionnaire, lui a tiré du nez. Faut dire que Chaumartin avait déjà cassé du sucre dans les grands prix.

« C'est un cochon, un infâme ! Montrez-

le donc votre Chaumartin !... » gueulait Faugoux.

Le tour d'Etiévant arrive ; il veut lire sa défense et dire quelques mots, le crocodile Fayot l'empêche : il sera condamné sans être entendu. Oh, à ça près la justice bourgeoise n'est pas fixée.

Après tous les interrogements, l'avocat bêcheur, un crétin nommé Chrétien, ouvre son égout ; il n'en sort rien de propre.

Pour lui, les anarchos sont les larbins des réacs. Turellement, il s'est fait river son clou.

« T'as de la merde aux yeux, lui fait Faugoux, nous sommes des agents du mouvement révolutionnaire ! »

Le vieux birbe parle aussi de l'égalité sociale, établie par 89...

Espèce de pochette, va-t-en à l'école avant de dégueuler ! L'égalité sociale n'a jamais existé ; celui qui n'a pas de quoi manger n'est pas l'égal du riche ; il est son esclave !

Bondieu, j'en passe, et du meilleur ! Faut bien, hélas : le papier me manque. J'en viens aux condamnations :

Faugoux, 20 ans de travaux forcés et 20 ans d'interdiction de séjour.

Chalbret, 12 ans de travaux forcés et 10 ans d'interdiction.

Drouhet, 6 ans de réclusion et 10 ans d'interdiction.

Etiévant, 5 ans de prison.

« Vive l'Anarchie ! » que les quatre gas ont gueulé à pleins poumons.

A ROUEN

C'est de tous côtés, nom de dieu, que les ruffians de l'injustice de la police se démanchent pour sucrer et condamner les anarchos.

C'est un mot d'ordre !

Aussi, plus que jamais faut ouvrir l'œil et le bon.

En même temps qu'à Versailles, trois zigues d'attaque du Havre passaient aux assises de Rouen. C'était Paridaen, Lepiez et Lapointe (qu'était pas anarcho.)

Les richards nous ont dévalisé et trouvé très chouette d'avoir des terres à perte de vue et des turnes splendides bâties par les prolos.

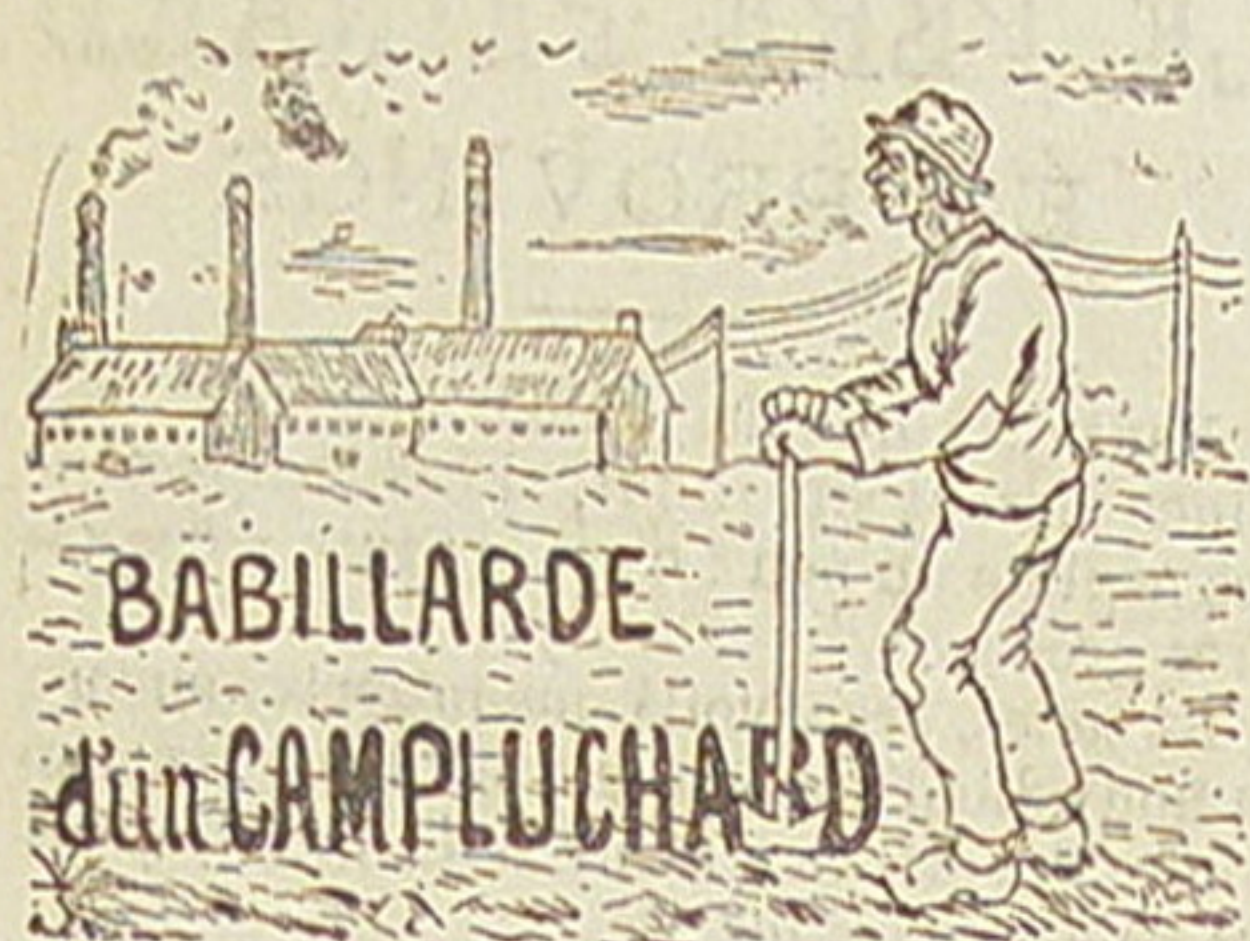
Mais, y veulent pas qu'on y mette un doigt.

Les anarchos, au contraire, ne veulent pas marcher dans ce boniment. C'est pourquoi les aminches du Havre s'étaient réintégré une part, bien petite, hélas ! du butin de deux ou trois patrons et proprios.

Dans leur défense ils ont été bougrement carrés, nom de dieu. Surtout Lepiez qui a eu un attrapage sérieux avec le chef du comptoir au sujet du patrouillotisme.

La condamnation a été salée : Lepiez et Paridaen ont eu chacun dix ans de travaux forcés ; Lapointe, huit ans.

Lepiez et Paridean ont poussé un faramineux : « Vive l'Anarchie ! » Et Lapointe a ajouté une réflexion très chouette : « Je n'étais pas anarcho, je le suis maintenant ! »



« Après qui qu'il en a ? » a dû se dire maint camaro, en voyant dans mes deux dernières babillardes que je me proposais de foutre une rude volée de bois vert à une sacrée bande de types, — comme qui dirait une association de malfaiteurs, bougrement plus véridique, nom de dieu, que celle que les charognards de l'injustice voulaient dégoutter parmi les anarchos.

Eh foutre, pour ne pas vous faire attendre, je vais dire illico de quoi il retourne.

La moisson est achevée, capet dè diou ! La pluie a enfin rapliqué, — et c'est pas trop tôt, mille bombes, car la maman terre avait besoin de boire un rude coup.

Mais hélas, le mal est fait, mille dieux, malgré mes premières prévisions la récolte ne sera pas faramineuse.

Pourtant, afin d'arriver à se débrouiller un tantinet, il faudrait des meules de grain hautes comme la tour Eiffel, dans le grenier de chaque pétrousqin.

Car, plus il y en a, plus nous sommes à bouffer notre blé en herbe.

Et, quoi que ça peut bien nous foutre les tarifs mélinards ? On le sait maintenant : au lieu de faire tomber les alouettes roties à la cambrousse ils nous ont collé plus avant dans le pétrin.

Nous en avons eu une tapée de mauvaises années ! Quinze ou vingt d'affilée, cré pétard, avec le phyloxera, l'oïdium, le mildiou, et que sais-je moi, sur la vigne ! Puis la grêle, la gelée, la sécheresse. Sans compter le plus infect des phyloxeras : les richards et les fonctionnaires, qui de plus en plus nous esquintent d'impôts et de redevances, — nous suçent comme des mormions insatiables.

La putain de fumée des usines empoisonne l'air de puanteurs et de microbes ; la terre est anémique, kif-kif une gosse de la ville ; elle aurait besoin d'engrais, en veux-tu en voilà, d'un turbin à jet continu. Mais, vietdaze, la force et le monaco c'est ce qui manque le plus.

Nous sommes à fond de cale, cré bondieu de merde ! Le petit proprio est endetté jusques par dessus les oreilles ; le fermier doit deux ou trois ans de fermages arriérés ; le métayer doit fournir une caution pour son bricheton de l'an qui court.

Et les pauvres salariés, quelle mistouffe ! Journaliers et valets de ferme travaillent pour un prix dérisoire.

Ceux qui, au détriment de leur ventre, avaient pu garder une poire pour la soif, empilant quelques picailons, les ont vu filer à l'anglaise avec les notaires. C'est

épatant comme ils jouent librement de la fille de l'air, les notaires ! Y a pas de pet que les rossards de juges, si durs aux pauvres bougres, les agrichent et les foutent en villégiature à Nouméa-les-Bains-Chauds.

Bref, nous sommes tous dans la purée, nom de dieu ! Tous nous vivons de credo toute l'année, et à la moisson arrive le quart d'heure de Rabelais, — qu'il ne faut pas confondre avec le cardeur de laine.

Faut casquer !... Passe, foutre de foutre, si par un truc diabolique, on ne nous faisait pas donner bien plus qu'on n'a pris.

Faut dire que c'est en nature que nous réglons nos comptes.

Seulement, l'hiver le blé se vend 23 ou 24 francs l'hectolitre, et au 15 août, 18 ou 19, nom de dieu.

Conséquemment, faut en foutre un sac et demi pour un sac.

Croyez donc, après ça, que l'usure n'est pas, aujourd'hui comme jadis, la plaie de la campluche.

Je compte pas le faux-poids, le pain pas cuit, l'eau en masse et la farine en petite quantité. Faut pas jaspiner trop haut sans-dieu ! Sinon, plus de credo : le boulanger est le petit tyran ! Il a pris la place du meunier qui foutait du sable dans la farine, quand chaque paysan fabriquait son bricheton.

Ah, ils vont bien les accapareurs, nom de dieu ! Salopiauds d'usuriers, vous n'avez donc pas la souvenance du grabuge de 48 ?

En ce temps là, vietdaze, les grigous machinaient aussi, mais plus grande largeur, car on ne savait pas encore quoi que c'était. les blés d'Amérique : ils accaparaient tant et tant, que le blé se vendait 40 francs l'hecto et le pain 8 sous la livre.

Mais les crève-de-faim se rebiffaient comme des boule-dogues ; les bonnes bougresses pillaient les greniers et pendaient haut et court les cochons d'affameurs. A la Barthelasse, un jour de foire, je vois ça comme si c'était hier, un type ayant acheté tout le blé sous la halle, des gas qui n'avaient pas froid aux mirettes s'armèrent de gourdins gros comme mon bras, et lui foutirent la conduite de Grenoble.

Marioles jusqu'au bout, ils chargèrent le blé sur leurs épaules, et nom de dieu, c'est pas à la cambuse du jean-foutre qu'ils allèrent se faire trépigner.

Ce temps reviendra, cré pétard !

Vous poussez à la roue de la Sociale, tas de grinches ! Au lieu de faire les doucereux avec nous, vous ne cherchez qu'à nous foutre en rogne.

Aussi, la Sociale ne lambinera pas. Elle rappliquera, et donnera à tous du pain blanc, sans compter les bons bifteacks et les picolos pas fuschinés.

Mais d'ici qu'elle vienne, faut-il laisser faire les salauds de spéculateurs ? Y aurait-il pas plan de leur couper un brin la chique ?

Pourrait-on pas faire comme eux, mille dieux : s'associer, se coaliser, faire des fours communs, essayer de bricoler quelque chose pour se dégager de leur étreinte ?

Ça serait à voir.... Mais avec tout ça, il faudrait ne pas perdre de vue que seule la Révolution foutra le hola à tant de canailleries.

Qu'elle vienne, nom de dieu, pimpante comme une mariée ! Que pour l'activer, du sang du guillotiné de Montbrison, les Ravachol poussent par douzaines.

Et foutre, barca pour aujourd'hui !

Le père Barbassou.

Babillarde de Faugoux

Les copains seront rudement contents de s'appuyer le flanche du pauvre copain, ils y verront que le gas ne perd pas courage :

« Chère mère et chère sœur,

« J'aime à croire que vous me pardonnez mon long silence à la suite des péripéties par lesquelles j'ai dû passer.

« J'ai toujours eu un tempérament révolté, même contre l'autorité maternelle ; vous le savez aussi bien que moi.

« Ce tempérament, quoique modéré et paisible, a été bien irrité par toutes les misères, les injustices et l'odieuse exploitation que la société m'a fait subir.

« Après avoir revendiqué mon droit à la révolte par différents articles de journaux, je fus condamné, comme vous devez le savoir, à deux ans de prison et 3,000 fr. d'amende.

« Je demandais asile aux puissances étrangères, qui me refusaient, sinon l'hospitalité, comme la Suisse, du moins le droit à l'existence : le droit de vivre en travaillant. C'est alors que je revenais à Paris et, le 16 février dernier, je tombais aux mains de la police, dénoncé par un individu chez lequel j'avais déjeuné le jour même.

« J'ai déclaré ce jour-là que si je n'avais pas été arrêté à l'improviste, j'aurais vaillamment défendu ma liberté ; c'était la seule fortune qui me restait. Auriez-vous osé me considérer comme un assassin ou comme un soldat de la Révolution ?

« Séchez vos larmes ! Votre fils, votre frère, n'est pas un voleur.

« J'ai exproprié M. Cussy, entrepreneur de carrières à Soisy. Dans cet acte, le vol ne saurait exister, quand on songe que ce patron ne produit rien et gagne 600 francs par jour en faisant travailler 300 ouvriers.

« Quant au mobile du soi-disant vol, peut-il exister une cause plus légitime que celle de venger ses vaillants compagnons tombés dans la lutte et lâchement assassinés à Xérès (Espagne) ?

« Peut-on m'accuser d'intérêt personnel, quoique étant dans la plus noire misère et sans un lieu sûr pour reposer ma tête ? Non, l'on sait parfaitement que la dynamite ne se vend pas.

« Ne pleurez plus ! Chère mère, chère sœur, j'ai agi comme je croyais devoir le faire, suivant ma conscience et ma bonne foi, par amour pour l'humanité, pour l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes, par haine contre cette société qui m'a si mal traité.

« Ces vingt ans de travaux forcés, je les subirai légèrement, la force morale étant chez moi supérieure à la force physique.

« Ne vous faites pas de peine à mon sujet et chantez plutôt la Carmagnole et le Ça ira, ça me fera plus plaisir ; si vous ne les savez pas apprenez-les.

« Apprenez aussi à conserver votre dignité et ne vous laissez pas bêcher à mon sujet.
 « Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous serrer dans mes bras et vous embrasser une dernière fois.
 « Adieu ! Adieu !
 « Votre fils, votre frère,
 « FAUGOUX. »



« On les guillotinera
 « Messieurs les propriétaires (bis)
 « Et le peuple applaudira
 « Ra ! Ra ! Ra ! »

C'est un de mes vieux et ex-copains, Granger, devenu bouffe-galette boulanger, qui aimait à chanter ce refrain.

Ah, nom de dieu, fallait l'entendre !

Il avait une voix presque aussi agréable qu'un chaudron fêlé, — et il gueulait, à vous en écorcher la plante des pieds.

Il est loin ce temps-là, mille bombes ! Tout de même je serais bougrement curieux de savoir quelle romance il pince au jour d'aujourd'hui ?

M'est avis qu'il doit pousser :

Ah, qu'il est doux de ne rien faire,
 et de palper les 25 balles de dépoté.

Pour en revenir à l'ancienne chanson de Granger, il serait bougrement temps que le populo après avoir foutu une bonne purge aux proprios, danse une galbeuse Carmagnole sur les titres de propriétés qu'ils se sont griffonnés entre coquins.

Ces gas-là n'ont jamais porté une brique pour bâtir une turne ; ils n'ont jamais riflé une porte, ni forgé un bout de fer pour la construction.

Quoique ça, tout en se roulant les pouces de père en fils, ils palpent la galette des loyers. C'est bête et effrayant ces choses-là, nom de dieu !

Faut vraiment que les ratichons et les maîtres d'école nous aient abatardi pour qu'on accepte ça sans rouspéter.

Ainsi à ce terme de juillet, savez-vous, les aminches, combien de familles ont été expulsées, — foutues salement sur le pavé par les proprios.

Rien qu'à Paris seulement, y en a eu 799. C'est le chiffre officiel.

Et tout ce monde là s'en est allé à la dérive de la misère, sans révolte, — et peut-être bien sans haine.

Mais, nom de dieu, si tout ce monde là s'était révolté un tantinet ? Ou même s'il n'avait pas bougé de place ? S'il avait rouspété et qu'il eût été s'enquiller à la mairie ?

Mince de fouan que ça aurait fait !

En outre des proprios qui chassent les

déchards pour non-paiement de loyer, y a les faux bonshommes de l'autorité qui, sous prétexte de philanthropie et de choléra, foutent le populo à la rue.

Ces sacrés charognes sont en rage, non pas de voir que les purotins ont le ventre vide.

De ça ils s'en foutent !

Ils sont en colère tout bonnement parce qu'ils n'ont pas des chiottes aussi rupines que celles de chez Carnot.

Pour lors, pas de chiottes propres, — pas de logement !

Ce que je dis là est à la lettre, nom de dieu. Ainsi, à Clichy, y a sept ou huit cités où perchent les biffins.

Turellement, les détritrus de la grande ville n'embaument pas la rose ; pourtant, après les avoir ramassés un peu partout, les chiffretons en tirent parti.

Faudrait leur faciliter leur turbin si pénible, au lieu de les entraver. Car, mille dieux, ils rendent un sacré service à tout le monde !

Mais non ! On va les emmerder, et dire que c'est eux qui amènent le choléra.

Les richards et les autorités savent bien que c'est la misère : à la longue la mauvaise nourriture que l'on s'envoie dans les boyaux nous fout la peste.

Ils aiment mieux nous la faire à l'oseille en racontant que ce sont les mauvaises odeurs seules qui font tout le mal.

Que le populo se cale les joues chiquement et il pourra affronter tous les choléras de la terre, et aussi envoyer aux pelottes les bourgeois qui sont le pire des choléras.

Mais, j'en reviens aux biffins de Clichy : on va les foutre à la porte de leurs cahutes à cause qu'elles ne sont pas propres.

Où iront-ils se loger ?

Leurs cambuses sont bon marché : on se loge pour trente sous par semaine, et on a de la place pour faire la trique.

Une fois leurs cités démolies oùsqu'ils trouveront à percher ?

Y a pas de proprio qui veuille les loger à si bon compte.

Et en outre, s'ils s'enquillent dans une turne un peu potable, le probloc ne voudra rien savoir pour leur laisser faire le triage.

Alors, quoi qu'ils vont devenir ?

Ah, si les gas étaient à la roue, ils ne feraient ni une ni deux : ils iraient trouver mossieu le maire ainsi que tous les conseillers cipaux et leur enverraient un boniment aux petits oignons :

« Mes cochons, qu'ils dégoiseraient, nous allons décaniller dare dare, avec d'autant plus de jubilation que les portes et les fenêtres jointent si mal que le vent y souffle ferme. Seulement on ne veut pas refiler la comète, or donc, les uns d'entre nous vont s'enquiller à la mairie, chacun des autres va se loger chez un des conseillers cipaux, et toi mossieu le maire, comme t'es plus rupin, on va s'amener à trois familles dans ta turne. Si t'es pas content, on te dit : Zut ! »



LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

Faut pas que les camarluches de province fassent du raffut, si ces temps-ci je les néglige un peu : c'est la faute à ces sacrés procès !

Et tenez, crac, voilà que m'arrive encore la nouvelle d'une jugerie à Marseille : Le 4 et le 6 août, va y avoir deux conférences au Palais de l'Injustice.

La première, par Sébastien Faure, qui est accusé d'avoir excité des troubades à désobéir.

La deuxième, par V. Louis, inculpé de provocations au meurtre, pillage, incendie, toutes les herbes de la Saint-Jean, quoi !

Nom de dieu, si je voulais dégoiser à queneu leu-leu tous les patelins où les rousins ont barbotté le dernier numéro, j'en finirais pas.

Tout de même, faut que je cite Limoges où ils ont été plus crapules qu'ailleurs : ils ont d'abord agriché le vendeur Justin Rossier dans la rue et lui ont rousti la cinquantaine de numéros qui lui restait.

Non contents de ça, ils ont été le relancer à sa piole à 2 heures du matin et ont perquisitionné sans résultat.

C'est illégal, mais quèque ça leur fout ! Leur salopise a raté : ce qu'ils avaient visé c'était d'intimider le gas, — ils ne se sont pas levés assez matin !

A Saint-Nazaire, y a une grève aux Chantiers de la Loire qui dure depuis une huitaine et va finir en eau de boudin.

C'est les forgerons qui sont en grève. Les riveurs avaient promis de lâcher le turbin pour leur donner la main, ils ne l'ont pas fait.

D'ailleurs, je ne crois pas que ça eût été plus chouette : les grèves à la flan, c'est de la roustissure.

Je reçois quelques tuyaux des Ardennes, au sujet de la farce électorale de dimanche.

Les possibilieux ne sont pas à la noce : les ouvriers n'ont presque pas voté, aussi leurs candidats boivent un sacré bouillon !

Wathy, l'aspirant bouffe-galette de Nouzon, qui déjà se rengorgeait comme un dindon, va en faire une maladie : il n'est pas élu !

Les clémentistes baissent l'oreille, nom de dieu ! Dame, le royaume commence par crouler, le temps des autorités est passé, on en revient, — on n'en veut plus, serait-elle socialiste.

Dans le canton de Mézières, c'est une autre paire de manches : les socialos à la manque ont manœuvré pour faire élire un architecte, un bourgeois ! Ils ont donné pour raison que le type n'est pas fier.

Le conseil cipal de Roubaix, tout socialo qu'il se prétende, n'en commet pas moins des dégoutations aussi faramineuses que les cipaux bourgeois.

A preuve, une pauvre bougresse, mère de trois gosses, dont le mari avait été arrêté le 12 juillet : son homme arrêté, elle va trouver maire, adjoint, toute l'administration quoi, — pour avoir du pain.

On lui répond qu'elle ne peut pas en avoir parce qu'il n'y a pas cinq ans qu'elle est à Roubaix.

Nom de dieu, non, il n'y a pas cinq ans qu'elle habite Roubaix : il n'y a que quatre ans et huit mois ! C'est pour ça qu'elle doit cracher de foin, elle et ses mères.

Et c'est pas la seule salopise de ce calibre qui arrive à mes esgourdes ; pour aujourd'hui j'en reste là, mais j'aurai plus d'une occasion d'astiquer les fesses aux marchands de choppes qui, sous prétexte de socialisme, vivent aux crochets des ouvriers de Roubaix.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Mercredi, samedi et dimanche à huit heures 1/2 du soir, rue Oberkampf, 104, aux Grandes Caves.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

— Groupe de propagande anarchiste, tous les samedis à 8 heures 1/2 du soir, salle des Grandes Caves, rue Oberkampf, 104.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée.

— Les *Révoltés*, groupe d'action, invite tous les socialistes, sans distinction d'école, à venir discuter avec eux, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, maison Boutillier, 93, rue Bolivar.

— Groupe anarchiste du XX^e, tous les jeudis, rue des Couronnes, 28, maison Sergent, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Organisation de conférences.

— Tous les compagnons qui sont d'accord pour l'organisation du groupe de propagande par les conférences sont priés de se réunir tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez Boutillier, rue Oberkampf, 93.

Marquette-lez-Lille. — Dimanche, le 7 août, à 7 heures du soir, réunion de tous les compagnons à l'estaminet de l'Espérance, rue du Pont-de-Marck, 47.

Les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* sont invités.

Causerie par un compagnon.

Roubaix. — Tous les bons bougres de Roubaix et environs sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 7 Août, à 7 heures du soir, rue d'Inkerman, 144.

Très urgent.

Troyes. — Les *Anti-Patriotes* troyens, nouveau groupe, où sont invités tous les camarades, réunion tous les dimanches soir à 8 heures chez Bulher, chand de vins, place Saint-Nizier.

Bordeaux. — Le *Père Peinard*, la *Révolte* et l'*Endehors* se trouvent à la papeterie Saint-André, place Peyberland, 32 ; à la papeterie Saint-Bruno, rue de la Chartreuse, 12. On peut également se procurer les journaux et les brochures anarchistes, ainsi que les

portraits de Proudhon et Bakounine, rue du Hautoir, 4, chez Pallange. Le copain porte à domicile et il gueule les journaux anarchistes dans les rues.

Aubin. — Le groupe « les Watrineurs de l'Aveyron », se réunissent tous les dimanches à 8 h. 1/2, salle Judith, au Gua, et invitent tous les opprimés à venir discuter leurs idées.

Les camarades qui pourraient disposer de brochures sont priés de les envoyer, pour aider à la propagande.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Saint-Denis. — Tous les samedis réunion Salle Lobeau, place aux Gueldres, à 8 h. 1/2 du soir.

Vienne. — Le groupe « Quand même ! » réunion tous les samedis, à huit heures du soir, au local convenu.

PETITE POSTE

D. Roubaix. — P. Lyon. — J. Chamond. — J. Florent. — C. Charly. — F. Pamiers. — D. Molière. — L. Le Lude. — R. Lille. — H. Lens. — T. Mézières. — R. Hyanière. — G. Nîmes. — B. Puget. — B. Limoges. — P. Châlons. — B. Quentin. — C. Reims. — P. Bordeaux. — R. Amboise. — Reçu galette, merci.

— Le compagnon Chapoton est prié de faire savoir s'il a reçu des lettres. Adresse : Chapoton, chez Montserret, 8, rue Mathilde, Nîmes, Gard.

F. Casteljaloux. — Nous n'avons pas eu de placards pour la votellerie du conseil général.

A. M. à Anduzes. — C'est une erreur, excuse !

H. R. Toulon. — Rue Pache, inconnu au bataillon.

— Mélis est prié d'envoyer de ses nouvelles au compagnon Lavis, 63, rue des Grands-Carmes, Marseille.

Vendeurs du « Père Peinard »

Reims. — Courtois, porte à domicile.

Charleville et environs. — Thomassin, 12, rue Colette, à Mézières.

Auxerre. — Morin.

Roubaix. — Degroot, 21, rue de Fourcroy.

Bordeaux. — Place per. Berland, kiosque n° 7. Cours Victor-Hugo, kiosques n° 28 et 33 ; chez Mme Maury, place Intérieure-d'Aquitaine ; chez Meuser, tailleur, rue Sainte-Catherine, 199.

Lyon. — Dépôt central, Paris, 140, rue Pierre-Corneille.

Vienne. — Delalé, 1, rue Victor-Faugier, Vienne (Isère).

Lille, Croix et Wasquehall. — Romans, Fives-Lille.

Beauvais. — Oudaille, rue du Théâtre. Crié par les vendeurs du *Petit Parisien*.

Saint-Denis. — Ruez, 11, Grande-Rue, rue Saint-Marcel ; Frécourt, rue de Paris, et tous les marchands de journaux.

Lens. — E. Hamelin, crie dans les rues.

Châlons-sur-Marne. — Jules Pic, 1, rue Chambrand, porte à domicile.

Limoges. — Justin Rosier, chemin du Puy-Lamaud.

EN VENTE

aux bureaux du « Père Peinard »

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux.....	15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890.....	50
L'Anarchie en Cour d'assises, le Procès de Clichy, 1891.....	10
Almanach anarchiste.....	25
Ravachol anarchiste ? Parfaitement !	15
Déclaration de Ravachol aux jurés de Montbrison, le mille.....	3
Collection du <i>Ca Ira</i> , 10 numéros (1888)	60
Première série du <i>Père Peinard</i> (sauf le n° 1) numéros 2 à 61 (1889-90)...	6
Deuxième série, 62 à 93 (1890).....	3
Troisième année (1891).....	6

CHANSONS AVEC MUSIQUE, à deux ronds pièce

Le père Peinard au populo.
Y a rien de changé.
Les grands principes, je m'assois dessus.
Le chant des Peinards.
Faut plus de gouvernement.
L'Internationale.
Le droit à l'existence.
Les Conscrits insoumis.
Ce que nous voulons.

CHANSONS A UN ROND

Je n'aime pas les sergots.
Germinal.
Le député en blouse.
La Carmagnole des Mineurs et la Carmagnole Sociale (ensemble).
Comme c'est bon la vie.
Le Père Duchesne.

Les copains qui pourraient disposer de quelques exemplaires du numéro un du *Père Peinard* (22 février 1889) seraient bougrement chouettes de les renvoyer à l'administration, 4 bis, rue d'Orsel.

Le PÈRE PEINARD demande des Vendeurs et des Colporteurs dans toute la France.

L'*Argus de la Presse* fournit aux artistes littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'*Argus de la Presse* est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc, etc.

S'adresser aux bureaux de « l'Argus », 155, rue Montmartre, Paris. — Téléphone.

L'Argus lit 5.000 journaux par jour.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris

« Y a place de la Roquette quatre pierres ou on pose la guillotine : C'est pour les Anarchos! »
Paroles de Lafont, avocat bêcheur.



Nom de dieu, plus ils en salent, plus il en pousse! Les jugeurs en sont fatigués : veulent-ils s'abreuver du sang de la guillotine pour se redonner des forces ?